Épigraphie. Numismatique.

La collezione numismatica di Emilio Bonci Casuccini, a cura di Margherita Bergamini, con testi di M.B., Paola Britalli, Sandra della Giovampaola : Coll. *Archaeologica*, 132, Rome, Giorgio Bretschneider, 2001, 219 pages in-4°, xxvii planches.

Les Bonci Casuccini étaient une famille influente de la région de Chiusi, anoblie en 1789 (cela ne s'invente pas !), et amateurs d'antiquités. Ils amassèrent des collections d'objets, dont l'une fut vendue en 1865 au musée de Palerme, et une autre en 1952 au musée de Sienne. Restaient les monnaies, dont leur propriétaire, Emilio Bonci Casuccini, ne voulut pas se séparer. Mal lui en prit : une bonne partie de la collection, 448 pièces sur 795, fut volée le 10 octobre 1969. *Sic transit gloria mundi*, comme l'écrit, résigné, un neveu de la famille dans la *Presentazione*. Heureusement, il restait des fiches, qui permettaient de dresser un catalogue de l'ensemble.

Il y avait là des monnaies étrusques, dont un groupe de 53 pièces de Populonia provenant d'un petit trésor (au moins 133 pièces initialement) découvert à Montalcino — Val d'Orcia ; puis des monnaies italiques, romaines républicaines et impériales, jusqu'à Valentinien III ; et enfin un petit ensemble de 72 monnaies de la République de Sienne et du Grand-duché de Toscane. La plus grande partie du matériel, mais non point tout, avait été trouvée dans la région, et son analyse peut contribuer un peu à la connaissance de la circulation monétaire.

La publication (abstraction faite des introductions) est divisée en trois sections : le trésor de Montalcino, les monnaies conservées, les monnaies volées. Mais on s'aperçoit que la description des monnaies du trésor de Montalcino est entièrement reprise dans le catalogue des monnaies conservées, où elle fait double emploi. Par ailleurs, l'ensemble de la collection ne semble pas avoir été d'une qualité exceptionnelle, ni par la rareté des pièces, ni par leur conservation, souvent jugée *cattiva* ou même *pessima*. Les photographies des planches, trop noires, sont franchement mauvaises. Dans ce livre, ce qui frappe surtout, c'est l'épaisseur du papier, la générosité de la mise en page, l'abondance pléthorique d'informations sans grand intérêt : il s'agit, manifestement, d'un monument d'hagiographie familiale ou d'histoire locale. Si l'on avait seulement voulu servir la science numismatique, cinquante pages dans une bonne revue pouvaient suffire.

Hubert Zehnacker.

Latin tardif. Latin médiéval.

Charles-Marie Ternes, *Études ausoniennes III*, coll. « Etudes luxembourgeoises d'histoire et de littérature romaines », vol. 4 : Luxembourg, Centre Alexandre-Wiltheim, 2002, 230 pages.

Après les *Études ausoniennes I* et *II*, deux recueils d'articles de 53 et 97 pages publiés en 1983 et 1986 et rassemblant des chroniques initialement destinées au

public cultivé du journal *Luxemburger Wort*, après une bibliographie ausonienne publiée en 1984 dans le nº 14 du *Bulletin des Antiquités Luxembourgeoises*, le Professeur Charles-Marie Ternes continue à servir le chantre de la Moselle avec ces *Études ausoniennes III*, qu'ouvre une préface de ton très personnel et volontiers polémique. On y trouvera la bibliographie des travaux consacrés par l'auteur à « son » poète (78 titres), dix pages de présentation de l'homme et de l'œuvre, classée selon un plan thématique, et neuf articles, en français, allemand ou anglais, généralement issus de conférences et déjà publiés, mais pas toujours, et parfois assez difficiles d'accès en France (sauf le premier, publié dans le t. 48 de la présente revue en 1970 et souvent cité ; on eût d'ailleurs aimé que s'engageât à la suite de cette reproduction un dialogue critique de l'auteur avec ceux qui, par la suite, ont pris position face à ses thèses) ; les titres en sont : *Paysage réel et coulisse idyllique dans la* Mosella *d'Ausone* ; *From Vergil to Ausonius : Poets on World Politics* ; *Aeusserungen zu Ausonius. Ein Beitrag zur Rezeptionsgeschichte im 19. und 20. Jahrhundert* ; *Ausonius, a Man and a Poet in Late 4th Century A.D. Steps towards an Anthropology* ; Securos latices et longa obliuia (Aen. 6, 703-723). *On comprehension levels in the* Aeneid *and Ausonius'* Mosella ; *L'érudition dans la* Mosella *d'Ausone : science ou politique ?* ; *Pythagorismus bei Ausonius ? Zu den Gedichten Schenkl 29, 30 und 31* ; *Ausonius der Heide* ; Nec solos homines delectat scaena locorum. *The beauty of landscapes does not only charm mortals (Ausonius,* Mosella, *v. 169)* — ce dernier article est déparé par de nombreuses coquilles en anglais.

Même si tel long article (Securos latices..., de plus de 40 pages) est un peu difficile à suivre dans ses méandres, Ch.-M. Ternes aime à souligner le lien qui existe entre Ausone et Virgile, par l'engagement sans servilité des deux poètes au service de la romanité et par leur ancrage dans une réalité qu'ils invitent cependant aussi à dépasser pour s'élever vers l'idéal. Son article sur l'anthropologie ausonienne étudiée à travers une œuvre fort diverse est très attachant ; on notera aussi, à propos de l'érudition dans la *Mosella*, une excellente remarque sur le fait que pour Ausone, Rome ne peut rester dans Rome qu'en écoutant ses poètes (p. 136), mais le fameux catalogue des poissons n'est malheureusement pas lu ici à la lumière des travaux récents de P. Galand et de B. Combeaud, qui y ont fait voir avec beaucoup de pertinence une métaphore littéraire auto-réflexive de la *poikilia* générique du poème ; pour n'être certes pas la seule, cette perspective méritait mention. De l'ensemble de ces études se dégage en tout cas une personnalité (et une œuvre) riche et complexe, « qui n'est pas qu'un produit de son époque, mais qui l'a marquée » (p. 204) ; la question du paganisme, ainsi, est délicate entre toutes, comme le montre la conclusion, p. 218, d'un essai non publié, à propos de la relation d'Ausone à Paulin. Bref, l'amateur et le spécialiste du poète bordelais trouveront un égal profit à la lecture de ces *noua et uetera*.

Vincent Zarini.

Sigrid Mratschek, *Der Briefwechsel des Paulinus von Nola. Kommunikation und soziale Kontakte zwischen christlichen Intellektuellen* : Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2002 (coll. Hypomnemata, 134), XII-732 pages, 16 fig., 2 cartes.

Voici un gros livre, qui dépasse de loin les frontières de son titre et de son sous-titre pour concerner, à partir surtout de la correspondance conservée (51 lettres en prose, cinq ou six en vers) de Paulin, à peu près tous les aspects

connus (et inconnus !) de sa biographie, de sa parenté proche et lointaine, de ses propriétés, de ses voyages, de ses constructions, et aussi et surtout de ses relations avec ses contemporains, à partir du moment où, installé à Nole, il ouvre ou poursuit des relations épistolaires avec des hommes qui résident en trois régions principales : la Gaule, surtout méridionale, l'Afrique, la Palestine. Tout cela envisagé d'un point de vue historique, social (rien ou presque sur les aspects littéraires et peu sur les aspects spirituels en dehors du problème matériel des richesses, de leur rejet, de leur utilisation) et quasi statistique (39 correspondants et 38 porteurs, annonce la quatrième de couverture ; mais 30 + 13 correspondants en p. 625-637 ; de même p. 325, et p. 267, tableau des correspondants gaulois). L'ouvrage est richement documenté et ne se limite pas à la connaissance des textes de Paulin, ni même aux seuls IV^e^-V^e^ siècles, la lumière venant plus d'une fois, pour l'Aquitaine comme pour la Campanie, de la deuxième moitié du V^e^ siècle. Les cartes de la Gaule méridionale, de l'Espagne, de la Campanie ont été examinées avec un vrai sens des itinéraires, des distances, des lieux mêmes ; la bibliographie internationale (p. 658-680) a été tenue à jour jusqu'à la dernière minute, sans trop sacrifier aux hypothèses les plus récentes — et pas forcément les plus vérifiées —, et elle est continuellement mentionnée en note, qu'il s'agisse d'indiquer un accord, un patronage, ou un désaccord, de sorte que l'on se trouve très souvent devant un véritable état des questions sur tel ou tel point particulier. La consultation de cette étude importante sur Paulin, qui se termine par une série d'annexes, en particulier de notices prosopographiques sur les messagers ou les correspondants de Paulin, sur ses voyages à Rome depuis Nole, sur ses visiteurs à Nole, sera grandement aidée, outre un index des textes, par un copieux *index nominum et rerum* (p. 705-732) qui concerne aussi bien les noms propres des personnes et des lieux que ceux des notions, fonctions, institutions ou des termes concrets.

Car l'abondance comporte un revers, à moins que ce ne soit la construction de l'ensemble, dont je ne comprends pas le bien fondé, ni toujours le strict rapport avec l'étude attendue des échanges épistolaires et de leur utilisation pour tresser un réseau de relations sociales. Je reproduis rapidement la structure du développement, ce qui donnera au moins une idée du contenu tel qu'il se présente, avant de reprendre ici quelques points qui concernent surtout la première partie connue de la vie adulte de Paulin (jusque peu après son départ pour Nole). Je reviendrai ailleurs sur la suite (j'indique simplement ici que l'auteur a placé en deux endroits distincts le tableau de chacune des deux parties de sa biographie : p. 242-243 et 638-642. On y notera le nombre de ?).

L'ouvrage est divisé en quatre parties. La première, intitulée curieusement « Rhétorique et ascèse », étudie successivement l'arrière-plan culturel et politique de la Gaule et surtout de l'Aquitaine dans la deuxième moitié du IV^e^ siècle, la biographie et la position sociale de Paulin, son évolution vers la pauvreté volontaire « à la recherche de son identité propre », son discours en faveur de la fuite du monde et de ses richesses à l'adresse de différents types de publics, représentés par plusieurs de ses correspondants. La deuxième partie, intitulée « le Cercle », étudie et précise les divers lieux de résidence de Paulin — de l'Aquitaine à Nole en passant par l'Espagne —, ce qui entraîne un retour sur la biographie ; puis les échanges par lettres, à l'aide de porteurs, à destination de correspondants dont sont examinés les différents milieux sociaux, culturels et religieux, comme la manière de s'adresser à chacun, avant de passer aux divers types de recommandation que contiennent toutes ces lettres. La troisième partie, intitulée tout simplement « L'échange épistolaire », ou « La correspondance » (Der Briefwechsel), n'est pas la moins déroutante pour un esprit (trop) cartésien comme le mien, puisqu'elle envisage aussi bien la stratégie de communication, la diffusion des lettres et le portrait de Paulin qu'elles

propagent, que les cadeaux, livres, etc., qui accompagnent ces lettres, ou les relais éditoriaux que les différents correspondants constituent les uns pour les autres. On perd parfois de vue Paulin pour se trouver davantage avec Jérôme, Sulpice Sévère ou Augustin, mais il n'est pas inutile de replacer Paulin dans ces milieux d'échanges entre gens dont quelques-uns ne se sont jamais rencontrés. La quatrième et dernière partie est intitulée « Le moine et la société ». Elle explore d'abord les rapports de Paulin avec l'aristocratie et les évêques successifs de Rome, jusqu'à la crise de succession de 418-419 où la rivalité entre Eulalius et Bonifatius entraîna (?) l'intervention de la cour de Ravenne — et la nomination de Paulin (alors évêque) comme l'un des « arbitres » du conflit ; puis avec les évêques en des cercles de plus en plus élargis (Campanie et environs, Italie du nord, Afrique, régions plus ou moins éloignées de la Gaule ; Illyricum lointain — rien ici sur Jérôme, qui n'entre pas dans ces diverses catégories) ; enfin tous les visiteurs de passage, attirés à Nole pour toutes sortes de raisons, mais dont est surtout soulignée la recherche d'appui auprès de quelqu'un qui reste un puissant, même auprès du monde politique ou administratif. C'est un peu l'image que veut nous donner l'ensemble de ce livre.

Loin de moi de dire qu'elle n'existe pas. Il est bien difficile non pas d'oublier ou de faire oublier ce qu'on a été, mais d'effacer entièrement un mode de penser, de réagir, surtout dans un entourage qui n'est sans doute pas disposé à faire la même opération de désappropriation. La question des richesses tient une grande place dans la conception de ce travail, entre autres celle de la vente effective ou non de tout ou partie de l'héritage revenant à Paulin. J'aurai l'occasion de revenir ailleurs sur ce point.

Je voudrais simplement m'arrêter ici sur plusieurs moments de la biographie de Paulin et tout d'abord faire une remarque générale qui concerne plus les utilisateurs occasionnels de l'œuvre ou de la vie de Paulin que ceux qui en connaissent les lacunes, les inconnues, les périodes obscures et la façon dont des événements qui ont pu être déterminants pour lui ne nous sont connus que par une allusion au détour d'une confidence émise parfois longtemps après les faits. Si S. M. a tout à fait raison de distinguer les divers contacts que Paulin a eus avec Nole avant même de venir s'y installer en 395, il est beaucoup plus difficile de répartir et de dater exactement d'autres événements familiaux, la mort du frère, la mort du petit Celsus, toutes deux connues par deux mentions rapides, alors que les contemporains pouvaient beaucoup mieux connaître leurs dates exactes. Si le petit Celsus est bien mort en Espagne, comme le montre son ensevelissement à Complutum, à quel moment exact entre 389 et 393 se situent cette naissance et cette mort ? Pour la mort du frère et son contexte politique, S. M. opte pour le règne de Maxime, ce qui est possible vu le tableau que fait Pacatus, un proche à coup sûr de Paulin, de la fin du règne de Maxime et de ses besoins d'argent ; mais les années 393-394, où l'Espagne, patrie de Théodose, a dû être étroitement surveillée, sont également possibles, et sont défendues par d'autres, comme S. M. le sait et le dit. Pour ma part, je m'abstiens de trancher et d'appuyer une construction sur un fait mal daté. Si je constate l'absence de toute allusion dans les lettres d'Ausone à Paulin dans les années 390-393, je vois mal les réponses de Paulin aux consolations de ses amis bordelais écrites avec ce ton dès les années 387-389 ; en outre, la part de remerciements que l'on peut supposer dans la rédaction du « Panégyrique de Théodose » (hélas incontrôlable, puisque ce panégyrique ne nous est pas parvenu) au lendemain de sa victoire de la Rivière Froide s'expliquerait d'autant mieux. L'un des points d'ancrage de la biographie de Paulin est la date de son ordination forcée à Barcelone. S.M. a raison de se rallier à la date de Noël 394, à partir de laquelle s'ordonnent de façon claire et logique tous les événements connus des dix à quinze années suivantes. Mais les modalités et nombre de « détails », qui ne sont pas sans

importance, nous échappent. Ainsi, nous ne savons pas, en dehors du voyage lui-même par mer et de Narbonne son point de départ, quel fut l'itinéraire de Paulin : cabotage jusqu'à Gênes ou les environs, et passage par Milan ; ou traversée jusqu'à Ostie et passage par Rome ; ou traversée vers Pouzzoles et chemin direct jusqu'à Nole ? Ces ignorances sont plusieurs fois reconnues (par ex. p. 506, n. 100) ; mais, plus d'une fois aussi, tout un développement est construit sur une des possibilités : passage par Milan, où Paulin aurait été triomphalement accueilli à la Cour, si Théodose avait encore été vivant (!), où Paulin a pu ou aurait pu rencontrer (à nouveau) Ambroise, qui évoquera bientôt la nouvelle (non tenue de sa bouche, semble-t-il) de son installation à Nole. Paulin a-t-il, lors de son passage à Rome, rendu visite à Pammachius auquel il enverra une lettre de consolation deux ans plus tard, et visité Domnion auquel il empruntera l'exemplaire de la *Chronique* de Jérôme destiné à Alypius à Carthage et Tagaste, les connaît-il en 395 par un autre canal, ou est-il venu spécialement à Rome depuis Nole comme il est dit (p. 507, n. 103), si je comprends bien ? Ces rapports avec Pammachius sont mainte fois évoqués et il en est supposé beaucoup plus que ce que malheureusement nous pouvons savoir. Encore un fait attesté, dont l'interprétation se prête à toute sorte d'hypothèses : Paulin s'est plaint de la manière dont l'évêque de Rome Sirice se refusa à le recevoir en 395. La déception d'amour propre fut assurément grande et l'on notera au moins la naïveté avec laquelle Paulin la laisse transparaître à son ami Sulpice Sévère. L'explication la plus objective de l'attitude de Sirice me semble à chercher, non pas dans son attitude vis à vis des moines (Paulin n'en est pas un à cette époque), ni à l'égard de l'aristocratie, ou des clercs mariés, mais tout simplement dans le respect des lois qu'il avait rappelées explicitement à l'évêque de Tarragone dix ans plus tôt (et réitérées par la suite) : on ne devient pas prêtre du jour au lendemain, et, d'autre part, un prêtre doit rester auprès de son évêque ; toutes règles auxquelles Paulin contrevenait. Lampius de Barcelone a dû se le faire rappeler ! Il a pu invoquer la pression de la foule et il est vrai que les ordinations contraires aux canons étaient fréquentes à l'époque. Ambroise et Augustin nous ont dit qu'ils en avaient pris conscience pour eux-mêmes après coup. Ne serait-ce pas de ce côté qu'il faudrait chercher la cause de l'hésitation, prolongée, de Paulin devant l'annonce de l'ordination irrégulière d'Augustin sur le siège d'Hippone du vivant même de son évêque Valerius, plutôt que dans les médisances que l'on fit courir en Afrique, parmi les catholiques même parfois, sur le compte d'Augustin (p. 528) ? Comment Paulin, qui s'était extasié devant le « pentateuque » antimanichéen d'Augustin, aurait-il pu voir en lui un cryptomanichéen et comment aurait-il pu tenir compte des ragots concernant une entreprise de séduction à l'égard de Therasia ? Les lois ecclésiastiques rédigées à Rome n'étaient certes que modérément respectées dans les provinces ; mais, inversement, les autorités romaines ne maintenaient pas n'importe quel évêque ou prêtre sur leurs tablettes de communion.

Je m'arrête ici pour l'instant. Mais qu'on ne voie pas dans ces quelques appels à la prudence une critique majeure de ce travail qui regorge d'informations diverses, sur Paulin et autres, mais ne les situe pas toujours (ou ne les maintient pas toujours) au niveau de certitude où ils ont été souvent à un moment justement placés. Avec quelques ouvrages récents avec lesquels il dialogue, cet ouvrage contribuera à coup sûr à faire mieux connaître ce grand seigneur, et il contredit surabondamment l'opinion d'un historien récent disant qu'il n'y avait rien, historiquement parlant, à tirer de la correspondance de Paulin. Encore faut-il se donner la peine de la lire, et de la comprendre. Sigrid Mratschek l'a, elle, assurément fait.

Yves-Marie Duval.

« L'adorabile vescovo d'Ippona », Atti del convegno di Paola (24-25 maggio 2000) a cura di Franca Ela Consolino (Studi di Filologia Antica e Moderna, Università degli Studi della Calabria) : Rubbettino, 2001, 428 pages.

Le « pauvre Lélian » n'est certes pas spécialement connu comme augustinien, mais, hommage aux lettres françaises et témoignage de la large culture de nos collègues transalpins, c'est une formule finale des *Confessions* de Verlaine qui a fourni le titre de ce volume où l'on trouve rassemblées les contributions d'un colloque tenu à Paola, sur la côte calabraise, en mai 2000.

Ces études se décomposent en deux parties. Sous le titre *Letteratura, Chiesa, Società* , on lit d'abord (p. 9-23 : « L'infanzia secondo Agostino : *Confessiones* e altro ») une contribution d'Elena Giannarelli : pour l'essentiel une relecture attentive de *Conf.*, I,VI,10-IX,14, laquelle s'accompagne d'une réflexion sur la négativité de l'enfance, une constante de l'anthropologie augustinienne. Puis (p. 25-51 : « Le menzogne del panegirico. Agostino retore alla corte di Milano »), Brunella Moroni discute d'abord *Conf.*, VI,VI,9 sans se prononcer sur le problème, encore débattu, d'une dualité de discours (l'un pour les *uicennalia* de Valentinien II, l'autre pour le consulat de Bauto), fin 384 et début 385. Elle souligne que l'appréciation portée par Augustin sur sa prestation d'alors se situe dans une tradition ancienne de critique du panégyrique, avant d'analyser la rhétorique de l'éloge chez Augustin. Sous le titre « Esegesi e oratoria nelle *Enarrationes in Psalmos* di Agostino » (p. 53-72), Franco Gori confronte la pratique homilétique dans les *Enarr. in Psalm.* avec les développements théoriques du livre IV du *De doctrina christiana*, sans perdre de vue la date tardive de cette œuvre ; il s'en acquitte en faisant preuve d'une large connaissance des conditions réelles de la prédication augustinienne. Puis Matilde Caltabiano, à qui l'on doit de bonnes études sur les *perlatores*, s'intéresse à « Storie di uomini, lettere e libri nella corrispondenza di S.Agostino » (p. 73-96) : une large façon de passer en revue les destinataires et les destinations des lettres de l'évêque d'Hippone (mais on est surpris de lire, p. 81, que Paulin de Nole aurait fait envoyer à Carthage, pour copie, un codex grec de la *Chronique* d'Eusèbe ; il s'agit de sa version latine, par les soins de Jérôme). Ensuite, p. 97-110, Robert A. Markus (« Augustinian theology and political action ») revient pour une sorte de *retractatio* sur des thèmes jadis développés par lui dans son *Saeculum. History and Society in the Theology of Saint Augustine* ; il s'applique à faire un sort, dans la perspective d'une *political theology* valable pour notre temps, à la célèbre formule d'Augustin dans *Cité de Dieu*, XIX,17 : *de rebus ad mortalem uitam pertinentibus humanarum quaedam compositio uoluntatum*. Puis (p. 111-132 : « In margine ai sermoni *de sanctis* di Agostino »), Francesco Scorza Barcellona s'attache plus particulièrement, dans la série des sermons sur les saints, au dossier des sermons en l'honneur de Quadratus (y compris le sermon Dolbeau 18) et à celui des sermons sur les saints non martyrs (les sermons Lambot 21-23), dont la thématique rappelle celle des sermons sur Quadratus.

On revient à l'histoire avec Maria Cesa (p. 133-151 : « Roma e i Vandali nell'età di S.Agostino ») : l'auteur reprend la chronologie de l'installation des Vandales en Espagne, avant d'en venir à leur passage en Afrique et aux raisons de ce passage. En dépit du silence d'Augustin sur les contacts entre le comte Boniface et les Vandales, elle retient la version de Procope, *B.V.*, I, III, 25-36, sur la trahison du comte, qu'un sursaut tardif ne put racheter. Alypius et Augustin eussent été mieux avisés de ne pas s'opposer, quelques années plus tôt, à sa vocation monastique ! Puis, p. 153-181, sous le titre « Continenza e uxorato del clero nell'Africa di Agostino »,

Teresa Sardella souligne les risques d'une excessive rigueur théorique et pratique à cet égard dans une Église où le recrutement des clercs (voir ci-après) était devenu problématique ; de fait les conciles africains ne sont pas très normatifs à ce sujet ; chez Augustin lui-même, on peut noter, à vingt ans de distance, une exigence accrue dans le *De coniugiis adulterinis* par rapport au *De bono coniugali* : on pourrait y voir un des effets de la lutte antipélagienne. De son côté, p. 183-216 : « Come e dove reclutare i clerici ? I problemi del vescovo Agostino », Rita Lizzi Testa commence par rappeler la législation impériale relative aux privilèges ecclésiastiques à partir de l'époque constantinienne. Les évêques numides réunis *apud Mazacos* en 422, dont Augustin se fait l'interprète dans la lettre 22*, se référaient à des textes datant du règne de Valentinien I, avec des tentatives d'amendement pendant l'époque théodosienne ; les analyses des textes augustiniens traitant de la difficulté de recruter des clercs s'enrichissent de la connaissance qu'a l'auteur des situations cléricales en Italie du Nord au temps d'Ambroise. Pour clore enfin cette première partie du livre, Salvatore Pricoco retrace longuement (p. 217-252) les années fiévreuses de la crise pélagienne, des premiers épisodes au concile de Diospolis et même au delà (410-418) ; l'exposé est clair, complet et fort bien documenté, mais il ajoute peu à l'exploitation déjà faite des nouveaux documents (les lettres 4* et 19* de la correspondance augustinienne).

On aborde la deuxième partie, « comparative » (*Agostino, gli antichi, i moderni*), avec une contribution de Valeria Viparelli sur « Seneca e Agostino alla ricerca della sapienza » (p. 255-273) ; entre Sénèque (*Lettres*, en particulier *ep.*1) et Augustin (surtout *Conf.*, XI, II, 2-3) le parallèle instauré ne manque pas de subtilité, mais la grande différence des visées entre l'un et l'autre en fait aussi apparaître l'artifice. Bien sûr, Dante est le point focal de ces confrontations ; p. 275-303, dans son « Sant'Agostino in Dante », Selene Sarteschi retrouve l'évêque d'Hippone aussi bien dans la *Vita Nuova* que dans le *Convivio* et la *Commedia* — au paradis, Augustin figure aux côtés de saint François et de saint Benoît —, non seulement dans l'inspiration des grands thèmes de l'amour sublimé pour Béatrice, mais aussi sur la base de précis et convainquants parallèles textuels. Dans le cadre d'une substantielle contribution (p. 305-342 : « Platone, Agostino, Petrarca »), Enrico Fenzi s'attache à cerner les sources de l'humanisme chrétien de Pétrarque, lequel, certes, a lu Platon dans des traductions, mais l'a surtout connu à travers les *Confessions* et la *Cité de Dieu* d'Augustin. Puis, p. 343-361, on retrouve Augustin chez Erasme : Benedetto Clausi se livre à une réévaluation de la figure de Jérôme par rapport à celle d'Augustin dans la *Vita Hieronymi*. Le volume enfin se clôt, p. 363-425 : « Agostino nelle riflessione critica di Erich Auerbach », sur une étude de l'éditeur des Actes de ce colloque, Franca Ela Consolino : elle s'attache à relever la large trace d'Augustin dans l'œuvre exégétique du grand romaniste européen que fut Auerbach, à travers ses travaux sur Dante, sur l'allégorie, sur la *mimesis* et sur le *sermo humilis*.

On referme ce livre avec un seul regret, qu'il ne comporte pas, à défaut d'autres *indices*, au moins un *index* des œuvres citées, en particulier celles d'Augustin lui-même, si présent dans le texte et dans les bas de page. Un tel appareil aurait ajouté à la valeur, déjà éminente, de cette publication de nos collègues italiens.

Serge Lancel

Vincent Zarini, *Rhétorique, poétique, spiritualité : La technique épique de Coripe dans la* Johannide (Recherche sur les rhétoriques religieuses, 4) : Turnhout, Brepols, 2003, XII et 160 pages.

Issu d'un dossier d'habilitation présenté à Paris IV en 1999, ce livre constitue la première synthèse sur la technique épique de Coripe dans la *Johannide*, œuvre qui n'a pas toujours été appréciée à sa juste valeur. Le premier chapitre clarifie une question largement débattue ces dernières années : la *Johannide* est-elle un panégyrique ou une épopée ? Avec beaucoup de finesse, V. Z. écarte la thèse excessive de M.D.N. Estefania Alvarez pour arriver à une conclusion mesurée à laquelle je souscris pleinement : tout en étant dans la situation de communication d'un panégyrique, Coripe a su créer l'illusion d'une véritable épopée guerrière où domine un mode de narration objectif et où son public a trouvé bien des signes qui lui donnaient le sentiment d'être en face d'une épopée. Le deuxième chapitre étudie la composition d'ensemble du poème (bipartition des huit chants avec une disposition embrassée) et la structure propre à chaque chant, en dégageant quelques principes qui montrent un souci bien classique (dans la ligne d'Aristote et Horace) d'unité sans uniformité : groupements ternaires et parfois section d'or, alternances, récurrences et contrastes... L'écriture épique (chapitre 3) est analysée de cinq points de vue : la narration (souci d'une continuité narrative qui privilégie le temps du récit, avec quelques effets d'analepse — surtout dans la première partie de l'épopée — et de prolepse, une réduction du nombre de protagonistes et une intériorisation de l'action), la description (description des batailles ; vision des Maures attentive à leurs spécificités, mais à travers un prisme classicisant ; comparaisons épiques), les catalogues (androktasies ; listes des peuples et des troupes), les discours (Coripe prolonge une évolution déjà sensible chez Claudien : moins de discours, mais plus longs, et prononcés pour moitié par le héros Jean Troglita) et les interventions du poète dans son récit (la sensibilité de Coripe s'exprime dans une épopée subjective). Le quatrième chapitre s'élargit à la vision du monde et à la spiritualité qu'elle exprime. Une lecture un peu rapide donnerait certes l'impression d'une épopée antique appauvrie : une nature qui a perdu son mystère, peuplée d'hommes sans complexité vivante et rarement individualisés, même chez le héros Jean Troglita, un divin sans consistance, sauf quand il prend une dimension symbolique. En réalité, comme le montre V. Z. en approfondissant les indications de M. Lausberg, la *Johannide*, néo-classique par son souci d'unité, est une épopée chrétienne originale, ni biblique, ni hagiographique, ni allégorique, mais historique, où s'unissent romanité et christianisme. Par son triomphalisme et sa recherche de la grandeur jusqu'au sublime, par son goût du spectacle qui porte à l'admiration et par son sens de la hiérarchie, elle appartient bien à l'antiquité tardive, mais elle annonce aussi les développements épiques de l'époque carolingienne.

Comme on le voit, V. Z. réhabilite, de façon convaincante à mes yeux, un « intendant fidèle » qui « a fort bien su faire fructifier pour l'avenir l'héritage culturel qu'il avait recueilli ». En outre, comme les analyses de V. Z. prennent en compte les autres épopées tardives et s'appuient sur une bibliographie très riche (bien qu'on puisse toujours ajouter quelques titres : ainsi, pour les comparaisons homériques, on aurait pu citer C. Moulton, *Similes in the Homeric Poems*, Göttingen, 1977), ce livre, petit par le volume, mais très dense, rendra de grands services à tous ceux qui s'intéressent à l'épopée latine tardive.

Jean-Louis Charlet.

Dominique Poirel, *Livre de la nature et débat trinitaire au XII^e siècle : le* De tribus diebus *de Hugues de Saint-Victor* : Turnhout, Éditions Brepols (*Bibliotheca Victorina*, XIV), 2002, 507 pages, index.

Ce livre constitue le second volet de la thèse de doctorat effectuée par Dominique Poirel, le premier étant l'édition du *De tribus diebus* de Hugues de Saint-Victor publié dans le *Corpus Christianorum, Continuatio Medieualis*. S'il s'agit d'un complément, il en est pourtant indépendant, éclairant et dépassant à la fois le texte édité. Le travail codicologique à la base de l'édition du texte est en effet l'un des supports du raisonnement et de l'analyse qui donnent une nouvelle vision à la fois de ce livre du victorin, mais aussi de l'ensemble de son œuvre. L'auteur affirme avoir « tressé l'étude des manuscrits, des textes et des idées » (p. 421) : de cet entrelacs et de ces regards croisés sur une œuvre considérée comme un labyrinthe (p. 5) sortent des conclusions neuves sur les relations entre Pierre Abélard et Hugues de Saint-Victor, la datation et la chronologie des œuvres hugoniennes et, plus largement, sur l'origine et l'évolution du débat trinitaire. La première partie (Tradition manuscrite et éditions médiévales de Hugues, p. 13-128) reprend les conclusions de l'édition en rappelant les trois recensions du *De tribus diebus*, et le rôle de trois éditions médiévales, celle de l'abbé Gilduin qui est victorine et l'édition bénédictine qui lui est postérieure. La première donne lieu à une analyse précise, ce qui permet de donner des points d'appui sur l'authenticité des œuvres et de montrer comment les textes étaient au départ édités, par petits dossiers et non en gros volumes. Une réflexion sur les pratiques d'enseignement dans le chapitre IV met en évidence les conséquences sur le mode d'exposition et d'écriture. Enfin cette partie conclut sur l'histoire du *De tribus diebus* qui a donné lieu à deux rédactions et une révision hugonienne et dont la datation doit être située entre 1115/1118 et 1120/1121, soit au tout début de la carrière de Hugues. Le rôle de la transcription par l'abbé Gilduin est essentiel puisque son édition est à l'origine de la branche dont est issu le manuscrit *Pm*^{1}, (Bibliothèque Mazarine, 717), dont le contenu est donné en appendice (p. 427-445). Ce dernier se substitue à et sert de modèles à de nombreux manuscrits. La deuxième partie (Etudes d'histoire littéraire autour du *De tribus diebus*) est davantage une étude du texte qui permet de donner d'autres éléments de datation et d'en cerner à la fois les sources et la fortune littéraire. Mais c'est aussi l'écriture qui en est le centre : le troisième chapitre (Un écrivain au travail, p. 199-233) contient une étude très intéressante du style de Hugues de Saint-Victor, sur l'utilisation de la rime qui sert à ponctuer et à interpréter, mais aussi sur les réécritures entre les recensions qui amènent des éclaircissements, mais parfois rendent le sens plus complexe. La question du genre littéraire est également abordée : *compendium* d'après les dires de Hugues de Saint-Victor, Dominique Poirel conclut pourtant en en faisant un *tractatus*, c'est à dire une monographie dont le plan est complexe et évolutif : la structure de l'œuvre repose cependant sur une analogie « profonde, mais discrète » (p. 258) avec les trois jours de la création. La troisième partie (Aux origines de la théorie des appropriations trinitaires) aborde le contenu même de l'œuvre : l'auteur montre clairement que, si l'œuvre comprend à la fois de la cosmologie, de la théologie, de l'anthropologie, de la spiritualité et de l'esthétique, le principe unitaire qui sert de fil directeur est la triade *potentia*, *sapientia*, *benignitas* appliquée à la trinité, triade illustre par les condamnations auxquelles elle a donné lieu dans l'œuvre de Pierre Abélard. Dominique Poirel reprend l'ensemble de la question en faisant d'abord un historique rapide de la question de la trinité et en marquant le renouveau qui s'opère sur cette question au XII^e siècle. Mais surtout, il précise les relations entre Pierre Abélard et

Hugues de Saint-Victor par une analyse successive de la triade chez les deux auteurs. Le parallélisme est frappant et Dominique Poirel montre clairement que la paternité doit en revenir au victorin, même si la triade est devenue célèbre par Pierre Abélard. La démonstration est convaincante, et l'auteur montre avec brio la genèse de cette triade, complexe comme le met en évidence le schéma de la page 413. Les lectures et la transmission de cette triade dans le milieu victorin, mais aussi à l'extérieur, la fortune de la triade qui devient un dogme garanti par le nom de saint Augustin alors que Hugues de Saint-Victor en est l'auteur, donnent une vision passionnante des débats théologiques et de la constitution du discours d'autorité. Il faut signaler aussi un court passage sur la notion d'appropriation et sur la conception du langage (p. 383-394) qui donne un aperçu de la complexité de la réflexion du XII^e^ siècle. Le livre de Dominique Poirel se termine par plusieurs appendices : outre la description du manuscrit *Pm*[1], ils comprennent l'édition d'un opuscule *Praesens saeculum* sur l'histoire sainte, des sentences de Hugues de Saint Victor, un classement en deux recensions du *De beatae Mariae uirginitate*, et deux poèmes inédits inspirés par le *De tribus diebus*. Trois index, des manuscrits, des noms de personnes et ouvrages anonymes et de œuvre de Hugues, complètent l'ouvrage. On ne peut qu'être impressionné par la complexité, la rigueur et l'érudition de ce livre qui apporte à la fois beaucoup d'informations et de pistes nouvelles de réflexion et emporte l'adhésion. Il montre toute l'importance de Hugues de Saint-Victor et de son court ouvrage qui a été l'une des sources majeures pour le débat trinitaire dans la théologie scolastique. Dominique Poirel a ainsi fait la démonstration de l'intérêt d'une étude codicologique et littéraire précise, qui donne des points d'appui pour l'interprétation des textes et pour notre connaissance des enjeux véritables des condamnations et du débat théologique : en indiquant que la paternité de la triade appliquée à la trinité doit revenir à Hugues de Saint-Victor, il met en évidence paradoxalement l'originalité de Pierre Abélard, qui n'est pas dans la création de la triade, mais dans son application. Ce livre dépasse ainsi largement l'étude d'une œuvre : il fait entrer au cœur des débats et de la vie intellectuelle du XII^e^ siècle.

Joëlle Ducos.

Jean Gerson, *Josephina*. Introduction, texte critique, scansion, index des termes avec indication des quantités prosodiques, tables des formes métriques établis par G. Matteo Roccati : CDRom, Paris (LAMOP), 2001 (ISBN 2-9516934-0-0).

Si Gerson est l'un des auteurs médiévaux les plus célèbres, il n'en demeure pas moins assez mal connu. Seule une faible portion de son œuvre immense a fait l'objet d'éditions critiques, la majeure partie n'étant consultable que dans une édition bien médiocre. Divers textes oubliés ou perdus, dont certains d'un grand intérêt, n'ont été retrouvés que récemment, et sans doute en reste-t-il encore à découvrir.

Parmi les trop rares écrits bien édités figure l'œuvre poétique latine, à laquelle un jeune érudit de Turin, Giovanni Matteo Roccati, avait consacré sa thèse de troisième cycle, soutenue en 1980 à l'EHESS, où j'enseignais à l'époque. Mais ce beau travail demeurait inédit et ne pouvait être consulté jusqu'ici que par les chercheurs fréquentant la bibliothèque du LAMOP de Villejuif. La publication de la *Josephina* en CDRom vient de rendre enfin accessible à tous les érudits sinon la totalité, du moins la partie la plus importante de l'ouvrage, celle qui contient une œuvre capitale du chancelier parisien.

Gerson excellait à adapter son mode d'expression à chacun des publics très divers à qui il s'adressait : pour les *gens simples sans lettre*, il usait d'un français vigoureux et clair ; à l'autre extrémité, c'est à un petit cercle d'amis très cultivés qu'il réservait ses vers latins. Ces poèmes, où il épanche son cœur, représentent, si j'ose dire, la partie la plus « gersonienne » de son œuvre. Ce sont aussi, naturellement, ceux de ses écrits qui ont connu la diffusion la plus restreinte, certaines pièces ne nous étant plus conservées que par un ou deux manuscrits, ou même uniquement par l'édition incunable : sans que cela diminue en rien le mérite de l'éditeur, sa tâche a donc été moins écrasante que s'il s'était attaqué à des œuvres dont les copies survivent par dizaines, si ce n'est par centaines.

Le plus long de ces poèmes — il compte près de trois mille hexamètres — est la *Josephina*. ; c'est l'un des seuls à avoir connu une certaine diffusion, puisqu'il en subsiste dix manuscrits. Et c'est aussi, à divers égards, le plus intéressant : non seulement, en effet, l'œuvre présente des caractéristiques fort originales, voire surprenantes, mais l'auteur a voulu en faire comme une synthèse de sa pensée, y rassemblant toutes les idées qui lui étaient particulièrement chères,.

C'est un poème épique dont, au contraire de l'*Africa* de Pétrarque, le héros n'est pas un païen, comme Scipion, mais saint Joseph, un personnage de l'histoire sainte. Le prologue, authentique manifeste littéraire, proclame la supériorité de la poésie chrétienne sur celle de l'Antiquité païenne. Avec deux bons siècles d'avance, Gerson prend ainsi parti dans la fameuse querelle du « Merveilleux chrétien » qui, au temps de Boileau et de Desmarets, mettra aux prises les « Anciens » et les « Modernes ». Autre caractéristique remarquable, dans le récit des tribulations de la Sainte Famille, la chronologie est délibérément bousculée : ainsi, la fuite en Egypte précède l'annonciation ou la nativité. Parfois, l'auteur se met en scène ou interpelle le lecteur. Dans un constant mélange de genres, les méditations mystiques et les considérations théologiques sur la Grâce ou la Rédemption alternent avec de jolies scènes intimistes : nous assistons au partage des tâches entre Joseph et Marie pendant leur longue errance, aux jeux de l'enfant Jésus, au travail dans l'atelier de menuiserie. Enfin — chose toute nouvelle à cette époque — on note un constant souci de la couleur locale : le poète s'efforce de rendre l'atmosphère de l'antique Jérusalem ; n'oubliant jamais que Marie, Joseph, Elisabeth ou Zacharie sont des Juifs pieux, il s'intéresse à leur religion, à ses rites, et jusqu'à ses interdits alimentaires, qu'il s'efforce de justifier par des considérations morales.

Que cette œuvre étrange et attachante soit restée si longtemps presque oubliée, cela s'explique, certes, en partie par l'extrême difficulté de la langue : à la différence de celui de Pétrarque, le latin de nos premiers humanistes exige pour être compris un véritable apprentissage. Mais cela s'explique d'abord par le fait qu'il n'en existait jusqu'ici aucune édition correcte. Etablie avec un soin scrupuleux, la nouvelle édition adopte pour manuscrit de base le précieux original conservé à Oxford, qui n'était même pas pris en compte dans la précédente.

C'est précisément sur ce manuscrit de la Bodléienne (Rawlinson Poet. 156) que porte la seule critique que je puisse adresser à cet excellent travail. Dans son avant-propos (p. 33), l'éditeur traite en effet comme une simple hypothèse mon identification du copiste — le célestin Jean Gerson, jeune frère de l'auteur —, jugeant plus vraisemblable que la copie ait été faite à Constance, sous les yeux de l'auteur, par un de ses secrétaires. Or ce n'est pas une question de vraisemblance : il est absolument sûr, comme j'en ai récemment fait la démonstration approfondie, que c'est bien Jean le Célestin qui a copié ce manuscrit, non pas à Constance, où il ne s'est jamais rendu, mais dans son couvent de Marcoussis, dont il était le prieur. Il a transcrit la majeure partie du texte d'après un modèle — brouillon de second jet ou première mise au net — que son frère lui avait fait parvenir depuis Constance ;

puis, à partir d'envois reçus par la suite, il a complété divers passages laissés en blanc. Ces remaniements sont d'ailleurs faciles à déceler, non seulement à la nuance différente de l'encre, mais aussi et surtout par le fait que l'ajout s'est tantôt révélé trop long au regard de la place prévue, débordant dans les marges, tantôt trop court ; il arrive aussi qu'un espace réservé n'ait pas été comblé. Nous sommes donc réellement en présence d'un manuscrit original, mais il s'agit d'un cas très rare de collaboration à distance entre un auteur et son copiste.

La présentation sous forme de CD Rom se justifie par deux raisons principales.

En premier lieu, l'éditeur a tenu à souligner qu'il s'agit là d'une publication provisoire. Même si l'appareil des notes — recherche des sources, rapprochements avec d'autres œuvres du même auteur, explications d'allusions ou de passages difficiles, etc. — est déjà riche et utile, il est encore loin d'être exhaustif et un érudit aussi scrupuleux ne pouvait s'en contenter ; mais il n'a pas voulu prolonger outre mesure l'attente de ceux qui souhaitent depuis longtemps disposer enfin d'un texte fiable de cette œuvre importante.

D'autre part, le CD Rom rend possible la publication d'ouvrages volumineux (ici 753 pages) qui, en édition papier, seraient à la fois encombrants et bien trop coûteux, particulièrementt s'ils ne visent qu'un public fort restreint, en l'occurrence, les érudits désireux d'étudier la prosodie de nos premiers humanistes. Savant philologue et excellent latiniste, formé à Turin à l'école de Dario Cecchetti, mais en même temps brillant informaticien, Matteo Roccati cumule deux spécialités trop rarement associées. Cette double compétence lui a permis d'inventer et de mettre en œuvre un programme de scansion automatique conçu en fonction des problèmes spécifiques que posent les poèmes du domaine médiéval et humaniste. L'édition critique est donc suivie d'une seconde présentation du texte accompagné, cette fois, de la scansion : chaque syllabe est surmontée d'un chiffre (1 pour les brèves, 2 pour les longues, 0 pour les neutres). Suivent un index des termes, avec indication des quantités prosodiques, et deux tables des formes métriques, l'une dans l'ordre des vers, l'autre dans l'ordre des formes, avec un tableau récapitulatif. Le tout se termine par une riche bibliographie.

Il faut souhaiter que cette formule pratique et économique de présentation gagne du terrain, soit pour des ouvrages d'érudition en attente d'achèvement, soit pour des éditions de textes n'intéressant qu'un public restreint ; on éviterait ainsi que des années de travail d'un érudit soient à jamais perdues : je songe par exemple à l'édition critique par Evencio Beltran du volumineux *Sophilogium* de Jacques Legrand dont aucun éditeur n'a voulu et qui pourtant pourrait rendre bien des services.

J'espère cependant qu'une fois dotée d'un solide appareil de notes, la *Josephina*, œuvre majeure d'un des plus grands auteurs du Moyen Âge tardif, verra bientôt le jour sous la forme plus traditionnelle d'un livre. Il serait sans doute utile de l'accompagner d'une traduction française. Si Matteo Roccati le souhaite, je tiens à sa disposition celle que je garde depuis des années au fond d'un placard. Je l'avais faite en alexandrins non rimés, qui ont à peu près la même « densité » que les hexamètres et présentent l'avantage de conserver l'atmosphère d'un texte poétique. Aucune traduction n'est jamais vraiment satisfaisante et, même si je m'étais efforcé de ne pas trahir la pensée de l'auteur, la mienne ne fait pas exception. Elle pourrait cependant permettre au public cultivé, ainsi qu'à bon nombre de médiévistes peu familiarisés avec ce latin fort difficile, de découvrir un aspect ignoré de notre littérature, plus proche de ce qui s'écrira deux bons siècles plus tard en vers français que de la production contemporaine en langue vulgaire.

Gilbert Ouy.

Monique Goullet et Michel Parisse, *Traduire le latin médiéval. Manuel pour grands commençants* : Paris, Picard, 2003, 237 pages.

Cet ouvrage prend la suite d'*Apprendre le latin médiéval*, paru en 1996 (voir c. r. dans la *R.É.L.*, 75, 1997, p. 405-406) et qui a connu depuis — signe de son succès — deux rééditions. Ce second manuel répond à une double attente : d'une part proposer des exercices d'entraînement avec leurs corrigés, et d'autre part aider les lecteurs à pouvoir non seulement traduire des phrases isolées, mais aussi des textes intégraux. Il est pour cela divisé en trois parties : la première propose des exercices correspondant aux leçons du premier manuel ; la deuxième, des extraits d'une certaine longueur mais avec des explications abondantes ; et la troisième, un choix de textes traduits, avec une annotation réduite au strict minimum.

Ce livre a de très grandes qualités pédagogiques, mais il peut aussi être lu comme une véritable anthologie. En effet, les auteurs ont choisi de proposer des textes très variés, datant du VII^e^ au XV^e^ siècle, et appartenant à tous les genres : textes diplomatiques, historiques, juridiques, hagiographiques et même poétiques (les auteurs rappelant à juste titre que les textes dits « littéraires » peuvent aussi intéresser les historiens). Malgré la présence de quelques « grands noms » (Isidore de Séville, Abélard ou Boccace), ont été privilégiés les écrits anonymes ou peu connus, qui ne sont pas forcément de grande qualité littéraire, mais qui font le quotidien de l'historien, et qui sont en tous cas beaucoup plus représentatifs de leur époque et du milieu dont ils sont issus, que les chefs d'œuvre que retiennent généralement les anthologies du latin médiéval. Finalement, ce manuel de langue se révèle être aussi un excellent manuel de littérature et de civilisation.

Jacques Elfassi.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Fabio Stok, *Studi sul* Cornu copiae *di Niccolò Perotti* (Testi e studi di cultura classica, 25) : Pisa, Edizioni ETS, 2002, 240 pages.

L'auteur, qui a collaboré à l'édition du *Cornu copiae*, présente ici neuf contributions dont les huit premières ont été publiées de 1993 à 2002, mais ont été remaniées pour tenir compte des travaux postérieurs : la bibliographie est à jour jusqu'à 2002 compris, ce qui est un tour de force pour un livre édité en décembre 2002. Les cinq premières abordent des problèmes généraux : les méthodes de travail de Perotti (chapitre 1, le laboratoire lexicographique de Perotti, dont la première version avait été présentée en français lors d'un séminaire que j'avais organisé à Aix en 1991, puis publiée en français en Italie) ; la composition et la date du *Cornu copiae* (chapitre 2, le *prooemium* du *Cornu copiae*) ; la révision du *Cornu copiae* par Perotti (chapitre 3) ; les initiatives lexicographiques de Perotti (chapitre 4) et sa méthode exégétique (chapitre 5). Les trois études suivantes se consacrent ponctuellement à un auteur ou à un type d'auteurs cité dans le *Cornu copiae* (Celse, Suétone et les textes grammaticaux). La dernière, inédite, compare le *Cornu copiae*, qui a été utilisé comme le premier lexique latin de l'âge moderne, avec le Calepino (qui lui doit tant !), le Forcellini et l'*Oxford Latin Dictionary*. À partir de